Jean-Marc Moriceau, *L'homme contre le loup : une guerre de deux mille ans*

Paris, Fayard, 2011, 479 p.

Farid Benhammou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9654>

DOI : [10.4000/etudesrurales.9654](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9654)

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 juillet 2012

Référence électronique

Farid Benhammou, « Jean-Marc Moriceau, *L'homme contre le loup : une guerre de deux mille ans* », *Études rurales* [En ligne], 189 | 2012, mis en ligne le 03 juillet 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9654> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9654>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Jean-Marc Moriceau, *L'homme contre le loup : une guerre de deux mille ans*

Paris, Fayard, 2011, 479 p.

Farid Benhammou

Jean-Marc Moriceau, *L'homme contre le loup : une guerre de deux mille ans*. Paris, Fayard, 2011, 479 p.

- 1 Jean-Marc Moriceau poursuit son enquête sur les rapports de l'homme avec le loup. À la différence de ses précédentes publications, il ne se centre plus sur l'animal et ses attaques, mais, de façon complémentaire, s'interroge sur la société et sa politique de gestion du loup, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. L'historien signe ici un ouvrage d'histoire avant tout, les allusions à l'actualité n'étant que fortuites.
- 2 Les tenants du « le loup n'attaque jamais l'homme » seront, une fois de plus, déçus. L'auteur a toutefois ouvert son champ d'investigation aux interactions et à la lutte, souvent à mort, entre l'homme et le loup, lutte où le second paie, bien sûr, le plus lourd tribut. S'inscrivant dans une optique innovante d'histoire globale – autrement dit non enserrée dans des périodes rigides –, Jean-Marc Moriceau propose des chapitres thématiques qui couvrent principalement la période qui va de la fin du Moyen Âge au début du xx^e siècle. Signalons l'importance du corpus chronologique en fin d'ouvrage (plus de 2 000 dates), de la bibliographie (650 titres) et de l'index géographique (plus de 700 communes et 90 départements).
- 3 Les deux premiers chapitres traitent des victimes du loup et de l'ampleur de sa présence. L'auteur insiste surtout sur les animaux domestiques, du gros bovin à la volaille, en passant par le chien et le chat. Il revient sur certains éléments de ses premiers ouvrages en évoquant les risques que courent les gardiens de bétail, souvent de jeunes enfants à la morphologie frêle, livrés à eux-mêmes dans des zones de friche ou de lande. Il rappelle que le cheptel était d'autant plus exposé que, jusqu'à l'époque contemporaine, le pacage se faisait dans des espaces sylvo-pastoraux. En reprenant, recoupant et amendant quelque peu les données de François de Beaufort et Alain

Molinier, il évalue la densité de la population lupine en France à la fin du XVIII^e siècle : 15 à 20 000 loups pour environ 28 millions d'habitants. Plusieurs facteurs humains et biologiques expliquent une densité inégale, la France médiane et orientale étant la plus touchée.

- 4 Le chapitre 3 est particulièrement intéressant en ce qu'il montre comment le loup est devenu un ennemi public, du IV^e siècle avant J.-C. au XVI^e siècle de notre ère. La lutte contre le loup remonterait à l'Antiquité, l'animal n'étant pas, à cette époque, uniquement idéalisé comme dans le mythe fondateur de Rome. L'auteur cite d'ailleurs les travaux de Gherardo Ortalli, qui s'étonne que l'Antiquité soit moins marquée par l'image de la dangerosité que les périodes ultérieures. L'historienne Corinne Beck fait à peu près le même constat pour ce qui est du début et de la fin du Moyen Âge. Reprenant les travaux des historiens Antoine Pierrot et Jean Trinquier, Jean-Marc Moriceau trouve ces visions trop réductrices. Il pense que l'anthropophagie du loup a été sous-estimée. Il ajoute que le loup carnassier anthropophage ne concerne que certaines périodes historiques et certains lieux. Il montre comment on est passé du loup, « méchant » à l'époque médiévale et moderne, au loup, « mauvais » et enragé au XIX^e siècle. Comme dans son livre de 2007, il distingue bien les deux types de loups. Dans la construction de la menace lupine, il revient sur le rôle qu'ont joué l'Église catholique et de nombreux saints dans la lutte contre cette figure du Malin.
- 5 Dans le chapitre 4, Jean-Marc Moriceau revient sur la lutte à mort qui oppose le loup à l'homme entre 1570 et 1820 et précise que les périodes de stabilité permettent de faire régresser la présence du loup grâce à une solide politique d'éradication de l'espèce. En revanche, les guerres et les épidémies sont propices à une expansion du loup, qui est alors moins pourchassé et peut profiter de nombreux cadavres. Les guerres de religion, la Fronde et la Révolution française sont autant de périodes de répit pour le canidé.
- 6 Dans le chapitre 5, l'historien tente d'évaluer l'impact économique du loup. Il apparaît que cet impact s'accroît à mesure que l'élevage gagne en importance, notamment au XIX^e siècle. Le pastoralisme n'est pas la seule activité concernée puisque l'économie du transport ou les forges, situées en forêt jusqu'au XIX^e siècle, reposent sur des animaux de bât qui intéressent le loup (mulets, ânes, chevaux). Le chapitre 6 examine les moyens auxquels recourent les populations pour se protéger : feu, sonnaillles, gardiennage et même prière. Il est intéressant de constater la place historique des chiens de protection présents un peu partout en France, principalement les mâtins, chiens massifs équipés de colliers à pointes, dont les patous sont les derniers descendants.
- 7 Les sept derniers chapitres ont trait à l'élimination du loup : comment le chasser, le piéger, l'empoisonner... Trois chapitres sont consacrés à la louveterie. Le paradoxe de la chasse au loup, surtout à l'époque moderne, est qu'elle est très appréciée par l'aristocratie qui le chasse à courre avec de coûteux équipages. Mais cette mode n'est pas la plus efficace. Seul le Grand Dauphin, fils de Louis XIV et chasseur acharné, serait parvenu à vider l'Île-de-France d'une grande partie de ses prédateurs. Le loup est donc le seul animal dont la destruction a permis à des roturiers de porter des armes alors que la chasse était en théorie un privilège réservé à la noblesse sous l'Ancien Régime. À chaque tentative de désarmement des campagnes, l'espèce regagnait du terrain. Le sort du loup n'est véritablement scellé qu'au XIX^e siècle, par la conjonction de plusieurs facteurs : la campagne surpeuplée entraîne une pénétration et une exploitation de plus en plus fortes des milieux, amenant les loups à se rabattre sur les proies domestiques, faute de faune sauvage ; le prédateur ainsi exposé subit le perfectionnement des armes

à feu (fusil à percussion en 1840) et la diffusion de poisons violents, comme la strychnine. Enfin la politique de prime, dont les origines remontent à l'Antiquité (lois de Solon), sera d'une efficacité redoutable quand elle deviendra fortement incitative et sera généralisée à l'ensemble du territoire (loi de 1882).

- 8 La Troisième République veut également se débarrasser de ce vecteur de la rage, auteur des dernières attaques traumatisantes pour les humains. Les chapitres portant sur la louveterie sont intéressants en ce qu'ils montrent les permanences et les mutations d'un corps aux origines anciennes, les luparii, corps qui remonte à Charlemagne, c'est-à-dire au début du IX^e siècle. Longtemps associés à de grands privilèges, les louvetiers disparaissent temporairement à la fin du XVIII^e siècle car ils coûtent cher, provoquent de nombreux conflits avec les populations, et ce pour un résultat très relatif. Napoléon les ressuscitera en 1804, et leur statut évoluera peu sous les différents régimes, y compris sous la République. La louveterie doit sa survivance à son caractère bénévole et à sa reconversion dans la destruction d'autres « nuisibles », comme le renard ou le sanglier. Aujourd'hui, les louvetiers collaborent étroitement avec l'administration et constituent une organisation consultative pour les préfets. Depuis 2005 et l'autorisation de tirer le loup, ce corps retrouve sa fonction originelle de régulation des populations lupines.
- 9 Jean-Marc Moriceau poursuit l'étude de l'objet « loup » et de ses interactions avec les humains. À plusieurs reprises, il reste prudent en raison de zones d'ombre inhérentes aux sources. Pourtant, l'historien s'avance aussi dans des interprétations assez fermes, s'appuyant alors sur des faits avérés. Revient alors la question délicate de ce que l'on entendait par « loup » ou « bête » à différentes époques. Plusieurs éléments montrent que les populations concernées par l'apparition fortuite des loups anthropophages avaient conscience qu'il ne s'agissait pas de loups « normaux ». Peu de travaux historiques semblent s'intéresser aux hybrides chiens-loups, connus aujourd'hui encore pour leur dangerosité à l'égard de l'homme, ce qui n'est quasiment plus le cas du loup sauvage. Jacques Baillon creuse des pistes dans ce sens. Mais à quoi bon persister à croire, tel un dogme, qu'un loup n'a jamais attaqué un homme pour se nourrir ? N'est-il pas un carnivore opportuniste ? Le lecteur en tirera ses propres conclusions. Quant à l'auteur, il souligne la conflictualité historique attachée au loup. Certes, les antagonismes actuels entre pro-et anti-loups – éleveurs, chasseurs et écologistes – sont de notoriété publique. Mais la chasse au loup a toujours été cause de conflits : entre louvetiers et veneurs, entre louvetiers et forestiers, entre chasseurs de loups et paysans, qui reprochaient aux premiers soit leur manque d'efficacité, soit les destructions occasionnées par leur passage.
- 10 Dans cet ouvrage, Jean-Marc Moriceau fait davantage référence à la biologie actuelle du loup qu'il ne l'a fait dans ses précédents écrits pour expliquer certains comportements, même s'il ne prétend pas remettre en question les travaux des naturalistes. Néanmoins, quelques passages restent flous : l'auteur ne fait pas de distinction claire entre récits folkloriques et témoignages archivés, ou encore il reprend à son compte l'hypothèse d'un naturaliste du XVIII^e siècle, Delisle de Moncel, selon lequel des meutes de loups plus agressifs seraient venues de l'Europe de l'Est. Lorsque ce canidé parcourt de grandes distances, il est alors solitaire, et nous ne disposons d'aucune information attestant de déplacements de meutes de plus de quelques kilomètres.
- 11 Cet ouvrage est un apport plus important que les précédents à la connaissance historique des interactions entre le loup et l'homme. Certains reprocheront sûrement à

l'auteur de continuer à présenter le loup comme un animal potentiellement anthropophage. Mais il est indéniable que ce livre, bien écrit et documenté, illustre surtout l'acharnement de l'homme à détruire un animal qui reste fortement symbolique. L'actualité montre que les autorités n'attendent pas la sortie des ouvrages de Jean-Marc Moriceau pour écorner le statut d'espèce protégée accordé au loup.